L'idéal chevaleresque de Maurice Barrès

Vital Rambaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/1064>

DOI : 10.4000/edl.1064

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2017

Pagination : 133-144

ISBN : 978-2-940331-65-9

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Vital Rambaud, « L'idéal chevaleresque de Maurice Barrès », *Études de lettres* [En ligne], 2 | 2017, mis en ligne le 23 janvier 2018, consulté le 16 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/1064> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.1064>

L'IDÉAL CHEVALERESQUE DE MAURICE BARRÈS

Les chevaliers ont toujours fasciné Barrès. Il n'a pas cessé d'en rechercher les traces au cours de ses différents voyages, notamment en Grèce et aux pays du Levant. Mais son intérêt pour eux n'est pas seulement romanesque ou historique. Les valeurs chevaleresques représentent à ses yeux un idéal proprement français que l'auteur de *Scènes et doctrines du nationalisme* et, plus encore, celui de la *Chronique de la Grande Guerre* s'est plu à retrouver incarné chez un certain nombre de ses contemporains.

Au printemps de 1919, Barrès notait dans ses *Cahiers* : « Les romans chevaleresques, vivre une vie de chevalier, conquérir le ciel, que cela est tentant ! Et de nos jours encore, je vois des gens qui réinventent une vie de chevalier »¹. Ces quelques lignes montrent la fascination que la chevalerie a exercée sur l'écrivain nationaliste, aussi bien dans ses lectures que dans la vie réelle. Pour celui qui, trois ans plus tard, choisira de situer *Un jardin sur l'Oronte* au temps des Croisades, l'idéal chevaleresque ne relèverait donc pas seulement de la littérature et du passé mais il constituerait aussi un modèle de vie toujours actuel. Comment est-ce possible ? L'ancien Prince de la jeunesse se serait-il, comme Don Quichotte, grisé de lectures chevaleresques au point de confondre le monde réel et celui de la fiction ?

On pourrait croire que c'est sous l'influence de la Grande Guerre encore toute proche et dans l'exaltation du culte porté à ses héros que Barrès confie à ses *Cahiers* son admiration pour la vie de chevalier. Nous verrons que la guerre l'a effectivement amené à multiplier les références au monde de la chevalerie. Mais cette admiration est, en réalité, très

1. *L'Œuvre de Maurice Barrès*, t. XIX, p. 49.

ancienne. Elle remonte à l'enfance de l'écrivain et à la lecture que sa mère lui fit d'un roman de Walter Scott :

Quand j'étais petit et malade, ma mère m'a lu *Richard en Palestine*, un roman de Walter Scott, qu'elle allégeait, interprétait, commentait. Je me rappellerai toujours le beau mois de septembre et notre petit jardin débordant de tendresse. Cette lecture, ces mots d'Orient et de chevalerie généreuse, cette voix surtout se sont répandus sur l'univers précisant, nuancant tout ce que je regarde avec insistance. Le bonheur serait pour moi d'être délivré de soucis pendant quelques semaines d'été et de lire Walter Scott très lentement, dans les maisons de mes parents².

Cette lecture, fondatrice du goût de Barrès pour l'Orient et pour la chevalerie, fut suivie de nombreuses autres qui ont à la fois entretenu sa rêverie sur la vie des chevaliers³ et comme nourri et fortifié son idéal chevaleresque : chansons de geste, romans de chevalerie, ouvrages historiques...⁴ S'y ajoutent tous les livres concernant Bayard et Jeanne d'Arc, deux figures essentielles du Panthéon barrésien et que l'auteur des *Amitiés françaises* incitera son fils à vénérer.

Ces différentes lectures ont pour conséquence qu'en voyage, Barrès manifeste toujours un intérêt particulier pour tout ce qui lui rappelle l'époque des chevaliers. Sur le lac Majeur, il évoque les héros du Tasse et de l'Arioste en visitant l'Isola Bella⁵. En Espagne, c'est au *Romancero general* et à ses chevaliers qu'il songe⁶. Lors de son voyage en Grèce, au printemps de 1900, il s'intéresse moins aux monuments de l'Antiquité

2. Réponse que Barrès fit en 1907 à une enquête du *Gaulois du dimanche* sur « Les lectures d'enfance de quelques contemporains célèbres ». Repris dans *L'Œuvre de Maurice Barrès*, t. XV, p. 140.

3. Quelques lignes peuvent suffire à susciter cette rêverie. J. Longnon raconte comment une allusion dans un article à deux chevaliers français qui avaient tenu les îles Canaries pendant plusieurs années au début du XV^e siècle avait enthousiasmé Barrès (« L'historien et le chroniqueur »).

4. Barrès possédait notamment *La chevalerie* de Léon Gautier, livre auquel il fait de nombreux emprunts.

5. M. Barrès, *Du sang, de la volupté et de la mort*, in *Romans et voyages*, t. 1, p. 428-432.

6. *Ibid.*, p. 415.

grecque qu'aux différents souvenirs des chevaliers francs⁷. Le voyageur se plaint, sur l'Acropole, de la destruction du palais des ducs d'Athènes⁸ mais se réjouit de découvrir, à Mistra, au-dessus de Sparte, le château de Villehardouin⁹. Guidé par Buchon, qui, dit-il, « fut certainement [son] meilleur compagnon de Grèce »¹⁰, il se rend ensuite à Caritena, « fameuse par un château féodal qui date de la quatrième croisade »¹¹ et raconte n'y avoir eu « d'âme que pour nos chevaliers francs et surtout pour ce fameux sire de Caritena, de qui le courage, la courtoisie envers les dames et l'absurde frivolité éclatent dans le *Livre de la Conquête* publié par Buchon »¹². Sensible à « l'extraordinaire aventure »¹³ des chevaliers français installés en Grèce, l'auteur du *Voyage de Sparte* se plaît aussi à mentionner « le jeune Rambaud, fils d'un chevalier de Provence du château de Vaquéras, qui se distingua par ses chansons et ses sirventes »¹⁴. Au cours de son « enquête aux pays du Levant », à la veille de la Grande Guerre, Barrès, toujours habité par le souvenir d'un certain nombre de lectures, visite à Marqab le château des Hospitaliers¹⁵, exprime à Qalaat-el-Hoesn le désir de « lire de [ses] yeux [...] une inscription [...] griffonnée par un chevalier, au douzième siècle, sur les murs du vestibule de la chapelle »¹⁶ et évoque à Antioche le siège de la ville par les Croisés tout en citant longuement la *Chanson d'Antioche* composée au XII^e siècle¹⁷.

Mais même s'il le fut à l'origine et si des lectures ne cessèrent par la suite de l'entretenir, l'idéal chevaleresque de Barrès n'est pas uniquement de nature littéraire et romanesque. Il est aussi profondément un idéal national, pour ne pas dire – mais l'auteur de *Scènes et doctrines*

7. « Quand je parcourais la Grèce et que les forteresses franques m'occupaient, faut-il l'avouer ? plus que les vestiges de l'hellénisme, [...] tout mon cœur rejoignait mes seigneurs naturels, les aventureux chevaliers de Bourgogne et de Champagne » (*Amori et dolori sacrum*, in *Romans et voyages*, t. 2, p. 17).

8. *Le Voyage de Sparte*, in *Romans et voyages*, t. 2, p. 412-416.

9. *Ibid.*, p. 474.

10. *Ibid.*, p. 478.

11. *Ibid.*, p. 477.

12. *Ibid.*, p. 478.

13. *Ibid.*, p. 479.

14. *Ibid.*, p. 480.

15. *L'Œuvre de Maurice Barrès*, t. XI, p. 290 sq.

16. *Ibid.*, p. 317.

17. *Ibid.*, p. 354 sq.

du nationalisme le dirait – un idéal nationaliste. *Le Voyage de Sparte* témoigne en effet de son admiration pour l'action proprement française de « nos terriens de Champagne et de Bourgogne, et ceux de Provence aussi » qui, débarquant dans le golfe de Patras, « apportaient une religion française, une langue française, des lois et des habitudes françaises et venaient disputer la Grèce aux Byzantins »¹⁸. Dans *Un jardin sur l'Oronte* où l'écrivain donne, d'une certaine façon, libre cours à son goût romanesque pour l'Orient des chevaliers et des croisades, on retrouve cette dimension proprement française de l'idéal chevaleresque barrésien. Le romancier note en effet soigneusement l'adoption des mœurs franques par Oriante et son entourage et se plaît, en particulier, à décrire la « procession d'action de grâces, pour la victoire, en l'honneur de la Vierge Marie » :

Dans les jardins en ruine, au bord de la rivière, la procession circule, pareille à celle qu'enfant Guillaume a vue dans son village. C'est l'animation d'une paroisse française dans les ruines d'un verger syrien. Quel enchantement au bord de l'Oronte, les filles musulmanes chantant les cantiques de la Vierge !¹⁹

On voit ici comment ce qui est, d'abord, pour Barrès, objet de rêverie romanesque ou source d'émotion poétique, rejoint ses préoccupations nationalistes. Dans *Le Voyage de Sparte*, il notait déjà en évoquant la conquête de la Morée :

Il serait beau d'écrire cette chevauchée pour qu'elle soit un livre national, un exemple significatif de toute notre histoire, car l'énergie qui fit déborder, au XIII^e siècle, la France sur l'Orient réapparaît, exactement pareille, au début du XIX^e. [...] L'esprit des guerres de la Révolution et celui des Croisades sont faits d'une même foi sincère, d'un même amour de la gloire, d'un même goût des aventures. C'est toujours nous qui, d'un pareil élan, libérons les opprimés et proclamons les droits de l'homme. Et, jadis comme hier, nos plus hardis chevaliers ne se présentent pas en maîtres farouches ; leurs harangues, jointes aux agréments de leurs personnes, contribuent à leur réussite ; ils fondent des royaumes avec leurs épées, ou épousent des filles de rois, et toujours ces héroïques tumultes français, ces expansions de notre

18. *Le Voyage de Sparte*, p. 479.

19. *Romans et voyages*, t. 2, p. 779.

race, après quelques combinaisons politiques éphémères, finissent stérilement. Tout est perdu hors l'honneur²⁰.

Au-delà du pessimisme politique qu'expliquent les échecs rencontrés, au début du siècle, par le parti nationaliste, ce qu'il faut retenir ici, c'est d'abord la séduction qu'exercent sur Barrès les manières des chevaliers français et l'admiration que lui inspire leur sens de l'honneur²¹. Mais c'est aussi le rapprochement opéré entre les Croisades et les guerres de la Révolution. L'idéal chevaleresque ne correspond pas seulement, pour Barrès, à un moment de l'histoire de France : il constitue une sorte de constante de ce qu'il lui arrive d'appeler « l'âme française ». Il n'y a, dès lors, rien d'étonnant à ce que l'auteur du *Voyage de Sparte* le retrouve incarné chez certains de ses contemporains :

Geoffroi de Villehardouin, Guillaume de Champlitte, Hugues de Saint-Quentin, Robert de Blois, Jean, comte de Brienne, le seigneur de Caritène et tous les autres, je les ai connus, quand je faisais de la politique française aventureuse avec les beaux chevaliers qui s'appellent Boulanger, Morès, Déroulède²².

Contrairement à ce que pourrait laisser croire cette citation, *L'Appel au soldat*, qui raconte l'aventure boulangiste, ne comporte pas la moindre comparaison entre le général Revanche et un chevalier²³. Mais, à propos

20. *Le Voyage de Sparte*, p. 479.

21. On pourrait être tenté de rappeler qu'au temps de l'affaire Dreyfus, Barrès combattait ceux qui se réclamaient d'une France patrie des droits de l'homme ; mais il faudrait alors aussi indiquer que l'auteur de *Scènes et doctrines du nationalisme* n'en fait pas moins allusion à « ce qu'il y a de chevaleresque français chez le dreyfusien de bonne foi » (*L'Œuvre de Maurice Barrès*, t. V, p. 24).

22. *Romans et voyages*, t. 2, p. 479 sq.

23. C'est à propos de Sturel, qui est à la fois le héros et l'antihéros du *Roman de l'énergie nationale*, que Barrès esquisse le rapprochement, mais d'une manière qui n'est pas totalement positive. Au début de *L'Appel au soldat*, il note à propos de Sturel : « il se serait mis volontiers à parcourir les terres et les mers pour rencontrer l'occasion qui fait les héros. Le monde moderne, que ne sillonnent plus les chevaliers errants, connaît "celui qui veut agir". Avec toute la noblesse qu'on voudra, Sturel se créait un état d'âme d'aventurier » (*Romans et voyages*, t. 1, p. 766). Racontant plus loin comment le jeune homme a rejoint Boulanger en Belgique, il écrit : « Sturel se rend le 2 avril à Bruxelles. Avec son tempérament chevaleresque, - ce qui est esthétique, mais implique bien de la frivolité, - attachant plus d'importance à se bien comporter qu'à atteindre son but, il arrivait peu à peu à la fidélité quand même ! » (*ibid.*, p. 885).

du marquis de Morès et de Déroulède, Barrès a effectivement multiplié les rapprochements avec des figures chevaleresques. Dans le discours qu'il prononce en juillet 1896 sur la tombe de l'officier nationaliste tué à la frontière de la Tunisie, il affirme par exemple :

Pour aimer la France, pour goûter la vertu suprême française qui est la bonne grâce unie à l'élan c'est-à-dire le caractère chevaleresque, pensons à Morès tel que nous l'avons adoré, plein de vie et de « gentillesse » parmi nous²⁴.

Six ans plus tard, au moment où les assassins du marquis doivent être jugés, Barrès reprend dans *Minerva* cette comparaison entre Morès et un chevalier :

Partout où il promena son roman, il apportait de l'agrément et de la chevalerie, un rayonnement à la française [...] celui-ci mêlait à tout quelque chose de chevaleresque, une grâce de haute fraternité par sa mort, il nous convainc qu'il a pu exister des paladins et que les Roland, les Godefroy de Bouillon et les autres ne sont point une invention des annalistes [...]. Il dépend de quelques bons écrivains que l'on voie toute l'histoire chevaleresque française réfléchie dans le sang volontairement versé de Morès, comme tout le grand ciel tient dans une vasque d'eau pure²⁵.

Quant à Déroulède, Barrès, dès qu'il apprend sa mort, en janvier 1914, télégraphie à sa sœur : « La Patrie a perdu son chevalier »²⁶. A la fin de l'oraison funèbre qu'il prononce, le 3 février 1914, devant le cercueil du fondateur de la Ligue des Patriotes, il déclare, en s'adressant au défunt :

Et maintenant, chevalier de la France, va rejoindre les grands chevaliers, tes pareils, la cohorte toujours accrue que mènent, depuis le fond des âges, les Roland, les Du Guesclin et les Bayard²⁷.

24. *Scènes et doctrines du nationalisme*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, t. V p. 298 sq. À propos de la « gentillesse », voir *Chronique de la Grande Guerre*, t. 1, p. 255-260, où Barrès rappelle ce qu'elle représentait pour la société médiévale.

25. Repris dans *Scènes et doctrines du nationalisme*, in *L'œuvre de Maurice Barrès*, t. V p. 301 sq.

26. Cité dans *Le Gaulois* du 31 janvier 1914.

27. *Chronique de la Grande Guerre*, t. I, p. 14.

Esquissant, quelque temps plus tard dans *Mes Cahiers*, un volume à la mémoire de Déroulède, il répète la formule : « La patrie a perdu son chevalier » et ajoute :

Nous déposons dans cette fosse la dépouille d'un des plus nobles exemplaires de notre race. Déroulède faisait respirer sous nos yeux les preux de jadis. [...] Ce n'est pas par hasard que je l'ai traité de chevalier français et que j'ai dit qu'il allait rejoindre Roland, Du Guesclin et Bayard²⁸.

Dans les chroniques qu'il lui consacre au cours de la Grande Guerre, Barrès continue de filer l'image, qualifiant Déroulède de « si parfait exemplaire du preux français »²⁹, ou comparant ses amis à des « écuyers »³⁰ et un dîner chez lui à « une fête chevaleresque où il avait accumulé tout ce qui pouvait donner de la force aux idées d'honneur et d'amitié »³¹.

Lors de son voyage en Orient du printemps 1914, ce sont les religieux des congrégations françaises qu'il présente comme « la chevalerie d'aujourd'hui »³². « Ils succèdent vraiment aux Hospitaliers, aux Templiers »³³, affirme-t-il, avant d'ajouter en citant un vers de *La Légende des siècles* :

Tous et toutes méritent la sublime définition que Victor Hugo nous a laissée du chevalier :

*Il écoute partout si l'on crie au secours!*³⁴

La Grande Guerre, qui éclate quelques semaines après son retour, donne l'occasion à Barrès de reconnaître – d'adoubier, a-t-on envie de dire – d'autres chevaliers comme Péguy, qui, écrit-il, est « arrivé dans l'autre monde avec un beau cortège de ses amis, toute une chevalerie

28. *L'Œuvre de Maurice Barrès*, t. XVIII, p. 85 sq.

29. *Chronique de la Grande Guerre*, t. III, p. 145.

30. *Ibid.*, t. II, p. 231. Cf *ibid.*, t. III, p. 141 sq., où Barrès parle de Rolland, le collaborateur de Déroulède qui s'occupa de classer ses archives, comme de « son fidèle écuyer » et ajoute : « j'aime là ce vieux nom des chansons de geste ».

31. *Ibid.*, t. II, p. 322 sq.

32. *Une enquête aux pays du Levant*, chap. XVI : « La chevalerie d'aujourd'hui et d'hier » (*L'Œuvre de Maurice Barrès*, t. XI, p. 320-327).

33. *Ibid.*, p. 324.

34. *Ibid.*

honorée de larges blessures» et qu'en juillet 1916, il compare à Bayard en rapprochant le livre³⁵ que Victor Boudon lui a consacré de celui du Loyal Serviteur :

Vous verrez en action ce que vous avez déjà distingué dans la génialité de Péguy, un contemporain de Joinville et de Jeanne d'Arc, bref le Français de la France éternelle³⁶.

C'est aussi le capitaine Driant que Barrès présente comme un chevalier quand, évoquant, cette fois, le *Tristan*, il le montre en train de vouloir donner l'absolution à l'un de ses hommes :

Quelle scène ! Toute pareille aux épisodes les plus purs des chansons de geste. Nous avons déjà vu dans les *Enfances de Tristan* l'écuyer qui tient pour son prêtre le chevalier au côté de qui il bataille, puis rend l'âme³⁷.

Pareils rapprochements ne sont pas réservés aux seules grandes figures héroïques. La manière dont un personnage moins connu comme le poète Paul Drouot se comporte avec son commandant qui vient de tomber à l'ennemi est, elle aussi, transformée par Barrès, qui mentionne à nouveau Bayard et son Loyal Serviteur, en une scène chevaleresque :

C'est là un de ces groupes de chevalier assisté de son écuyer, comme la vieille histoire de France nous en fait admirer, et qui, sous des costumes divers, sont éternellement vrais et puissants pour nous émouvoir. Paul Drouot, poète et soldat, qui rapporte sous les balles, à travers les réseaux de fil de fer, son commandant tout sanglant, qui s'assied en pleurant près du corps qu'il veille pour m'écrire l'éloge du héros, et qui, peu après, va tomber, frappé en plein cœur d'un éclat d'obus, dites-moi s'il ne vaut pas le loyal serviteur auprès de Bayard ?³⁸

35. V. Boudon, *Avec Charles Péguy, de la Lorraine à la Marne* (août-septembre 1914).

36. *Chronique de la Grande Guerre*, t. VIII, p. 267 : « Nul plus que lui n'a l'intelligence du compagnonnage d'armes au vieux sens de notre pays », note encore Barrès en rapprochant dans la même chronique la manière dont Péguy a passé sa vie à sceller avec son entourage des pactes du type de ceux qui unissaient « Olivier et Roland, Amis et Amile, Ogier et Berron, Clisson et Duguesclin » (*ibid.*, p. 270).

37. *Ibid.*, t. VII, p. 326. Dans une deuxième chronique intitulée « La valeur religieuse du chef », Barrès reviendra sur cette scène en citant de nombreux autres exemples empruntés à l'histoire et à la littérature médiévales (*ibid.*, p. 327 *sq.*).

38. *Ibid.*, t. V, p. 113 *sq.*

C'est, en réalité, tout soldat français qui, depuis le début de la guerre, apparaît au chroniqueur de *L'Écho de Paris* comme une incarnation de l'idéal chevaleresque. Faisant déjà référence aux *Enfances de Tristan*, il note, par exemple, en septembre 1914, à propos d'une lettre écrite par un jeune soldat blessé :

Cette lettre, on dirait une page extraite des *Enfances de Tristan*. Les vieux poèmes idéalistes de notre moyen âge revivent là, sous nos yeux [...] Cher enfant, Déroulède vous eût armé chevalier. [...] je reconnais et salue, dans cet enfant anonyme, un des jeunes compagnons de Jeanne d'Arc, un de ces pages dont l'histoire n'a pas gardé le nom, et qui la comprenaient tout aisément, servaient sa gloire et sa tâche³⁹.

Barrès ne cesse, tout au long de la guerre, d'établir ce type de rapprochement. Le 30 septembre 1914, il affirme que « ce que nous font voir nos combattants de 1914 renouvelle, reproduit nos chansons de geste »⁴⁰. Dans une chronique consacrée en novembre 1914 au « cœur des femmes de France », il désigne le peuple français comme « la nation chevaleresque »⁴¹. Dans un autre texte, il cite des exemples de générosité des soldats et commente :

C'est de la chevalerie qui se reforme naturellement [...] Nos soldats de 1914 possèdent intact l'héritage moral de nos vieux chevaliers [...]. La civilisation des cathédrales n'est pas morte ! Nos soldats pratiquent toujours le code de la chevalerie et ses commandements précis⁴².

Dans le récit qu'il fait, en décembre 1914, d'un office des morts auquel il a assisté en Lorraine parmi les combattants, il compare la cérémonie à « ces messes dites au milieu des chevaliers du onzième siècle, qui tiraient leurs épées du fourreau quand le prêtre lisait l'Évangile, et qui se tenaient prêts à défendre les paroles divines »⁴³. En février 1915, il écrit que « cette guerre nous propose par milliers des exemples dont la France vivra, comme nos aïeux, jadis, vécurent de Roland et des preux de la vieille geste, et hier des héros de la grande épopée »⁴⁴. Le mois suivant, il répète que nos

39. *Ibid.*, t. I, p. 222.

40. *Ibid.*, p. 281.

41. *Ibid.*, t. II, p. 149.

42. *Ibid.*, p. 257-259.

43. *Ibid.*, p. 268.

44. *Ibid.*, t. III, p. 297 *sq.*

soldats ont renoué avec « la généreuse et courtoise tradition guerrière d'un peuple de chevaliers »⁴⁵. Le 8 février 1916, il écrit qu'auprès des « feuillets sacrés » que constituent des lettres de poilus morts au combat : « on se fait une idée claire des chevaliers qui mettaient à l'entrée de la carrière des armes un sacrement »⁴⁶. Dans une chronique de février 1917, il compare « la profonde amitié des tranchées » avec « l'amitié des Croisades »⁴⁷. Dans d'autres textes, ce sont même les aviateurs et les combats aériens dont il n'hésite pas à faire des « chevaliers qui volent »⁴⁸ et des « tournois de l'azur »⁴⁹.

À l'inverse, Barrès répète systématiquement que les « procédés de guerre » des Allemands sont « dénués de toute chevalerie »⁵⁰, qu'ils sont eux-mêmes « dénués de fierté chevaleresque »⁵¹ et que, d'ailleurs, ils « se piquent de n'être pas des chevaliers »⁵². En même temps qu'il rabaisse ainsi l'ennemi et met sur un piédestal les poilus qui, transfigurés, échappent à la teinte kaki sous laquelle il refuse qu'ils restent dissimulés⁵³, le chroniqueur de la Grande Guerre fait assurément œuvre de propagande. Il n'est, d'ailleurs, pas le seul à se référer alors à la chevalerie, qui semble avoir été un des leitmotivs de la presse française durant la guerre. Après le bombardement de la cathédrale de Reims en septembre 1914, Albert de Mun exprimait, par exemple, le souhait que « notre race demeure, en face des Barbares, fidèle à ses traditions de chevalerie et de générosité »⁵⁴. On sait, d'autre part, que, pour pouvoir enrichir de références médiévales

45. *Ibid.*, p. 338 sq.

46. *Ibid.*, t. VII, p. 130.

47. *Ibid.*, t. IX, p. 163.

48. *Ibid.*, t. VIII, p. 132.

49. « Offrez un grade dans l'aviation aux Mécaniciens de Sport », *L'Écho de Paris*, 18 septembre 1915 (non repris dans *Chronique de la Grande Guerre*).

50. *Chronique de la Grande Guerre*, t. IV, p. 201.

51. *Ibid.*, t. I, p. 143.

52. *Ibid.*, t. III, p. 83. Cf. *ibid.*, t. I, p. 120 : « Les Allemands bafouent les Français d'avoir des âmes chevaleresques » ; et p. 228 sq. où, dans une chronique intitulée « Deux types d'humanité », Barrès écrit : « Partout le cœur chevaleresque de la France est plus fort que les sentiments de représailles. Il y a des siècles que nous sommes ainsi et que le chevalier Bayard s'impose à nous comme modèle ». Puis il ajoute : « Mommsen voyait juste quand il disait qu'avec un Français il y aurait toujours de quoi faire un chevalier. Seulement, cela, il le disait avec un lourd mépris ».

53. Voir la chronique intitulée « N'abusons pas de la teinte kaki », *Ibid.*, t. I, p. 108-112.

54. A. de Mun, « Contre les Barbares », *L'Écho de Paris*, 22 septembre 1914.

ses articles de *L'Écho de Paris*, Barrès a été, à sa demande, mis en relation par le ministère de la Guerre avec Joseph Bédier, dont il devint l'ami et qui lui fournit, raconte les Tharaud, «des documents, des textes qui lui permettraient de montrer qu'un Français d'aujourd'hui avait la même humeur, le même esprit dans le courage que nos Français de Joinville ou de Froissart»⁵⁵. Mais, si l'idéal chevaleresque est aussi souvent invoqué dans *Chronique de la Grande Guerre*, c'est, au-delà de la propagande, également pour des raisons esthétiques comme le suggère cette citation des *Traits éternels de la France*, où, après avoir à nouveau comparé l'héroïsme de nos soldats avec les «innombrables faits accomplis par nos chevaliers et par la *sancta plebs Dei*»⁵⁶, Barrès explique :

On pourrait multiplier à l'infini ces rapprochements, ces images de la plus jeune France et de la France d'aujourd'hui que l'on disait vieillie, et comme les peintres verriers de nos cathédrales ont souvent juxtaposé les figures de l'ancienne loi en regard de la nouvelle, ici Moïse et le buisson ardent, là la Vierge et la crèche, je pourrais disposer ces notes indéfiniment suivant le même procédé de symétrie pour mettre en relief la ressemblance des petits-fils et des aïeux, et plus profondément la concordance de toutes nos guerres et de la grande guerre⁵⁷.

C'est aussi et surtout, parce que, comme nous avons essayé de le montrer, cet idéal chevaleresque correspond à «une certaine idée»⁵⁸ que Barrès se fait de la France et à un penchant très ancien, une pente de sa rêverie ou de son imagination qu'il lui aura été permis de suivre de son enfance à ses derniers jours : de la lecture par sa mère de *Richard en Palestine*, à la rédaction d'*Un jardin sur l'Oronte* et d'*Une enquête aux pays du Levant*⁵⁹.

Vital RAMBAUD

Universités Paris-Sorbonne et Paris-Sorbonne Abu Dhabi

55. J. et J. Tharaud, *Pour les fidèles de Barrès*, p. 129.

56. *L'Œuvre de Maurice Barrès*, t. VIII, p. 306.

57. *Ibid.*, p. 309.

58. Le général de Gaulle rendra la formule célèbre, mais elle figure déjà dans les *Cahiers de Barrès* (cf. *L'œuvre de Maurice Barrès*, t. XIX, p. 214).

59. On pourrait mentionner aussi les conférences que Barrès donne à Strasbourg sur «le génie du Rhin» en 1920 : il y oppose à Grimm l'imaginaire chevaleresque d'Hugo concernant la Rhénanie (*L'Œuvre de Maurice Barrès*, t. X, p. 77-79).

BIBLIOGRAPHIE

- BARRÈS, Maurice, *Chronique de la Grande Guerre*, 14 vol., Paris, Plon, 1931-1939.
- , *L'Œuvre de Maurice Barrès*, éd. par Philippe Barrès, 20 vol., Paris, Club de l'Honnête Homme, 1965-1969.
- , *Romans et voyages*, éd. par Vital Rambaud, 2 vol., Paris, R. Laffont, « Bouquins », 1994.
- BOUDON, Victor, *Avec Charles Péguy, de la Lorraine à la Marne (août-septembre 1914)*, Paris, Hachette, 1916.
- GAUTIER, Léon, *La chevalerie*, 3^e édition, Paris, H. Welter, 1895.
- LONGNON, Jean, « L'historien et le chroniqueur », *La Revue critique des idées et des livres*, 219 (25 décembre 1923), p. 710-713.
- MUN, Albert de, « Contre les Barbares », *L'Écho de Paris*, 22 septembre 1914.
- THARAUD, Jérôme et Jean, *Pour les fidèles de Barrès*, Paris, Plon, 1944.